

LA PERMANENCE DU FLEUVE

Plus ça change et plus c'est pareil... Je sais bien que la formule n'est pas très originale. Certains même, obsédés de mouvement, de progrès et de grandes mutations, comme on dit lorsque l'on porte cravate et en suçant des cuisses de grenouilles au restaurant de la Charbonnière, certains même y trouveront sans doute comme un vieux relent de fatalisme et d'abandon. Certains le prendront comme une critique. A ceux-là, qui confondent mouvement et gesticulation, je conseillerai d'aller plus souvent marcher sur la promenade du terrain de camping, le soir quand l'air est doux et que le fleuve joue dans les pierres des musiques de ruisseau.

Plus ça change et plus c'est pareil... Et je sais ce que je dis! Voilà bien longtemps, un soir, j'ai arrêté mes pas au bout du quai de la Marine pour regarder tomber le soleil à l'horizon d'Oudon. Je n'essayerai pas de vous raconter ce que j'ai vu. C'était un spectacle rebelle au spectaculaire, un tableau de couleurs impossible à peindre, car on ne peint pas la légèreté de l'air, la paix du vent et la respiration du fleuve. Ce n'était pas grandiose, ni féerique, ni même majestueux, cela n'avait rien d'exceptionnel, pas de quoi faire dix lignes dans un journal ni un plan à la télé. C'était banal et quotidien, d'une beauté tout à fait soutenable, comme le sourire d'une jolie fille croisée par hasard dans la rue et qui ne craint pas que l'inconnu qui passe sur le trottoir d'en face la trouve belle l'espace d'un instant. C'était simple comme bonsoir, ce coucher de soleil sur la Loire. Le vent, la lumière, le sable et l'eau complices basculaient en harmonie du jour à la nuit. La terre

tournait et je tournais avec elle. Les quatre éléments réunis sous mes yeux ne cherchaient ni à m'impressionner ni à me réduire et j'ai senti enfin, pour une fois, que le monde est immense, exactement à la taille de l'homme.

Je suis resté là longtemps à guetter les derniers feux du soleil dans les remous. Je suis resté là longtemps, immobile sous les étoiles, à écouter le bruit de l'eau plein de la mémoire des montagnes, enfance des fleuves. Et lorsque je fermais les yeux pour mieux sentir le vent sur mes jambes et mon visage, le monde entier s'installait sous mes paupières, le souvenir des sources et l'espoir de la mer mêlés dans la même nuit.

Plus ça change et plus c'est pareil... Et je sais ce que je dis!

Je suis resté là longtemps, immobile, vivant, entre ma naissance et ma mort. Un anglais à rouflaquettes rousses se taisait à mon côté, pris par le même sentiment d'éternité, le même rêve de pierre, le même espoir d'aube.

Quand le ciel à pâli sur Saint Herblon, j'étais encore là. Toujours là. Le soleil s'est levé sur la côte de Bel Air. Il était heureux, je crois, que je l'aie attendu toute la nuit comme un ami fidèle. Pourquoi le soleil se lèverait-il si personne ne prenait la peine de le saluer? J'étais là debout, fièrement campé, la jambe droite ouverte et la poitrine bombée de bonheur comme un petit coq angevin. Nouveau bonheur de lumière.

J'aurais pu alors cligner de l'oeil à mon copain le soleil et reprendre ma route. J'aurais pu passer le pont et gagner à pied mon petit Liré. Ou même pousser jusqu'à Angers, Orléans et Tours, quitter les bords de Loire pour les bords de Seine jusqu'à Paris où bat, dit-on, le coeur du monde. Ou bien encore faire route vers la mer où sont les bateaux qui suivent le soleil de l'autre côté de la terre. Mais à quoi bon courir? A quoi

bon courir le monde quand le monde, ici, au bout du quai de la Marine, s'offre tout entier à mon regard et à mes sens?

J'ai senti mes jambes lourdes chercher en terre leurs racines. Comme la Loire ravit ses amants imprudents au bout d'un cul de grève qui se dérobe sous le pas, les bords de Loire m'ont pris sans que m'effleure un seul instant l'idée de leur résister. Ils m'ont pris en ma fière attitude, la main sur la poitrine, campé sur mes deux jambes, le pourpoint à l'épaule et les chausses jusqu'aux pieds. Je suis pierre au bord de l'eau, le regard à jamais embrassant la course du soleil. Je suis homme élevé au rang de paysage. Mon nom est Joachim et je le prête au bistrot qui étale dans mon dos ses terrasses d'été.

Joachim, c'est ainsi que l'on me nomme à Maillard, à Joubert, à Cadou, tout aussi bien qu'à Saint Jo, aux arcades ou à la résidence de la Davrays. Las! Partout, que ce soit en cours de récréation ou dans la salle de belote, il se trouve toujours un gamin insolent ou un vieillard rigolard pour accrocher à mon nom l'épithète qui me colle aux... basques depuis bientôt cent ans : Joachim Le Cul Vers Ville!

Hé bien oui, messieurs les Anceniens, oui mesdames, et oui tout pareillement les demoiselles, je vous présente le cul et garde à tout jamais la face sur la Loire. Il faudra vous y faire. Mais vous même, lorsque vous venez en bande, en famille ou en couple flâner au bord du fleuve, prenez-vous le temps de me regarder dans les yeux? Tout comme moi, vous vous laissez prendre à l'horizon ouvert. Vous lorgnez le soleil, vous humez le vent et comment pourrait-il en aller autrement?

Dans la lumière des soirs de juin, le jeune homme regarde son amie et lui voit la peau plus douce que la Loire. Elle se contente de sourire et son sourire est tout simple,

vieux comme le monde, neuf comme le matin, un sourire de matin du monde dans le crépuscule.

La vieille en promenade s'accroche au bras de son papy et le découvre, au soir de sa vie, fidèle comme la Loire.

Les parents attendris regardent le petit qui court sur le quai et voilà qu'ils le voient libre et jeune pour toujours, comme la Loire. Qui me regarde, moi? Personne, assurément. Et vous avez raison. Que nous regardions ensemble certains soirs la vie qui coule au bas des murailles du château me suffit à vous connaître. Car je vous connais, amis d'Ancenis, amis de l'île. Et j'ai beau vous présenter sempiternellement mon derrière, j'en sais plus sur vous et vos petites affaires que vous ne sauriez imaginer. Pierre humaine du paysage, compagnon de la Loire, je partage avec elle la mémoire de vos rêves, vos souvenirs et vos espoirs.

Le savez-vous? Je conserve dans le coeur et dans l'oreille l'écho des cuivres du 6/4 du temps que la fanfare du régiment donnait concert au fromage, du côté de la Charbonnière. Le fromage - que ceci soit précisé pour les plus jeunes qui ne l'ont pas connu - était le nom donné au kiosque à musique où la clique du 64^{ème} de ligne se produisait du temps de vos grands-mères. On y venait en famille avec le phono, le pique nique et les bouteilles de gamay des coteaux. On se promenait sous les allées, de Charbonnière à Saint Pierre. Les chapeaux de ces dames fleurissaient la berge en été et les bonjours sonores ponctuaient les conversations du dimanche.

— Tiens, le docteur Machin et Madame. Leur grand fils n'est pas avec eux?

— Comment, vous ne savez pas? Mais toute la ville en parle. Leur grand fils a réussi ses examens. Il est à présent à Nantes, à l'Université!

— Mais c'est Rimbaud la Bique avec son âne et sa carriole! Voilà qu'il travaille le dimanche?

— Mais vous ne savez donc pas? Jeudi dernier, en venant au marché, sa carriole a versé dans le fossé. Le pauvre bougre a dû attendre jusque dans la soirée qu'un toucheur de bête de Saint Mars le trouve et le remonte sur son attelage!

— Jésus Marie Joseph! quel malheur que d'être infirme... Allons voir s'il a de jolis bonnets. Monsieur l'abbé est avec lui. Ce n'est pas un péché d'acheter le dimanche...

Le soir, au retour de la promenade, quand le soleil paressait avant de se résoudre à quitter la Loire, on allait guincher au Brevet au son d'un piano mécanique tout neuf. La semaine passait à battre le linge sur le bateau lavoir, aux champs, aux boutiques ou à la fonderie. Jeudi on serait au marché. Dimanche, si le temps se tenait, on irait se baigner à Saint Pierre, la petite Baule. "Respirer à Saint Pierre, c'est éviter le rhume pour tout l'hiver."

Je vous ai tous vu, un jour ou l'autre, faire visite au fleuve comme on visite un ami, un parent. J'ai vu la belle se promener au long de son jardin, tout au long de la Loire, tout au long du ruisseau. J'ai vu venir une barque de trente matelots, de trente matelots... Mais je mélange tout aujourd'hui, les souvenirs et les chansons, le temps d'avant et le temps d'avant le temps d'avant. J'ai vu les hommes tirer le sable et, avec le sable les sabots des noyés. J'ai vu la Loire chercher en gonflant son lit ancien sur le boulevard Vincent. Elle m'a raconté le vent de galerne qui poussait les gabares lourdes

du sel de Guérande et du vin des coteaux, les bâtiments de bois qui descendaient des forêts et qu'on dépeçait avant leur arrivée à la mer. La Loire m'a raconté Gargantua, un pied dans Nantes, un pied dans Angers, se soulageant la tripe et éclatant de rire. "Bouse y est!" s'esclaffait-il. "Bouse y est!" C'était juste avant qu'il invente le torche-cul. J'ai au commencement des temps le diable lui-même jeter sa pierre de rage à l'entrée de la ville en entendant le chant du coq.

La Loire a tout retenu. Elle m'a tout raconté.

Du temps des diables, reste la pierre couvretière, la pierre du diable envahie de végétations d'eau et d'orties. Du temps des géants, demeure une balançoire gigantesque dans les jardins du château. Les enfants la regardent en se dévissant le cou. Mais du temps des hommes, hélas, du temps des hommes, peu de vestiges demeurent... Ce n'est plus pareil, disent les vieux et nos vingt ans ont filé avec le courant... Plus de bateaux sur le fleuve aux péages des duits, plus de toucheurs de bêtes de beuglements de veaux et de grognements de cochons sur le champ de foire. Des dix sept cafés qui encerclaient le marché, combien en reste-t-il? Du temps où les hommes menaient les bêtes à Ancenis le jeudi et comptaient sur les chevaux pour les ramener fin saoul, le soir dans leurs villages, j'ai cru qu'il ne restait rien. J'ai cru, je l'avoue avec honte, j'ai cru que la permanence du fleuve était un leurre, que la Loire m'avait trahi. Moi seul était immobile dans un monde qui changeait.

Mais hier soir, à la fraîche, un groupe de jeunes gens et de jeunes filles est venu s'asseoir au bout du quai de la Marine. Je les ai écoutés causer de mes oreilles de bronze et j'ai cru reconnaître dans leurs paroles l'écho des souvenirs du fleuve. Ils étaient trois,

évadés de saint Jo, qui parlaient en riant des chiens aphones du gardien et des ruses de sioux pour quitter le collège avant six heures. Les autres venaient de Maillard, de Joubert ou de Cadou. Ils parlaient de gens que je ne connais pas et riaient en causant comme riaient autrefois leurs grands parents. Ils évoquaient le chemin, chaque matin pour venir à la ville. Ils parlaient de cars, de bus, et de "ramassage". J'ai compris qu'aujourd'hui encore, toute la vie qui s'éparpille dans les campagnes se donne rendez-vous sur l'île des bords de Loire, à deux pas du château. Bien sûr, les mots ont changé. Les toucheurs de bêtes qui menaient autrefois les troupeaux au marché conduisent aujourd'hui des cars bourrés de collégiens et de lycéens vers les écoles d'Ancenis. La caserne est en ruine mais les collèges sont pleins. Les cages des uns sont plus solidement fermées que les cages des autres, mais les uns et les autres partagent la même envie de briser les portes trop hermétiques, la même envie de vivre et de faire la fête. Le Brevet s'appelle aujourd'hui les Bermudes et la musique qu'on y écoute est aussi neuve que celle du piano mécanique d'autrefois. Les bistrots du marché ont délaissé le champ de foire pour trouver refuge au près des super marchés. Au First, au Campus, à la Taverne, chez Leclerc ou à la cafétéria d'Inter-Marché, c'est toujours la même envie de se retrouver, de se reconnaître.

J'ai même appris en les écoutant que le péage des duits sur la Loire se trouvait à présent sur une route où passent les voitures et les camions qui transportent, sans aucun doute, le sel de Guérande, le vin des coteaux et le vinaigre. J'ai su qu'on regardait toujours de fort loin vers Ancenis, qu'on y venait, qu'on y passait, même si peu y restaient à demeure. Les paysans sont devenus "coopérateurs agricoles". On a changé le vocabulaire et plus personne ne parle le gentil français que j'aimais, mais c'est toujours le

même flux qui gonfle la ville chaque jour et la vide chaque soir. Plus ça change et plus c'est pareil.

Comme le soleil plongeait, un garçon de Maillard s'est appuyé contre mon socle de pierre, à demi allongé, la tête renversée au ciel rouge du soir. Une fille de Saint Jo s'est assise entre ses deux jambes, les coudes sur ses genoux. La lumière jouait sur sa nuque comme sur la peau d'un fruit. Quand le garçon l'a enlacée de ses deux bras et embrassé dans le cou, les autres ont rit doucement comme on rit des choses très sérieuses. Les amoureux se sont chuchoté à l'oreille des mots que je n'avais pas besoin d'entendre pour les comprendre. Ce sont toujours les mêmes mots pour dire l'essentiel. Plus tard, ils se sont levés, abandonnant leurs amis. Ils ont suivi le fleuve vers Oudon où s'éteignaient les derniers feux du jour. Les autres se sont tus pour mieux sentir la lumière, le sable, l'eau et le vent basculer dans la nuit. Les quatre éléments en harmonie à la taille des hommes. La nuit venue, ils sont partis. Les deux amoureux n'avaient pas reparu. Le quai était désert.

A lors, j'ai eu envie. Envie de bouger, envie de dégourdir mes jambes de bronze. Le ciel était sans lune, personne ne s'apercevrait de mon absence. Je savais à deux pas un bistrot accueillant où l'on servait des fillettes à la mode de mon pays.

La tour du château disparaissait sous les échafaudages. Là où je pensais trouver le café, je ne vis qu'un parking encombré de voiture au bas une toile grise du plus vilain effet. Le bar d'Anjou, mon café, avait disparu. Est-ce que tout changera en vrai? J'ai eu peur. J'aurais pleuré si j'avais pu. Comme les larmes me sont interdites, je me suis contenté de marcher. Droit devant moi. Les halles n'avaient pas bougé, ni le grand

bâtiment d'ardoise et de tuffeaux qu'on nomme le collège. J'ai descendu la rue vers le bras de Loire que rejoint la Davreys. Je n'ai pas trouvé la Loire. A la place, j'ai vu passer un monstre bleu plus rapide que pégase, plus bruyant qu'une armée de charrons. C'était dans doute un de ces nouveaux bateaux qui transportait à présent le sel de Guérande, le vin des coteaux et le vinaigre. Un tunnel s'enfonçait sous le monstre. Il était si noir que je n'ai pas osé m'y aventurer. La ville était toujours une île, un rocher encerclé où passait toutes les routes. Tout est pareil.

J'ai marché encore, au hasard. Bientôt, mes pas m'ont mené près du relais de poste, sur la place du champ de foire. Là, au milieu de la nuit, s'élevait une maison aux lignes humaines, assez sage pour ne pousser trop haut son faite. Au fronton un mot brillait: "La Pléiade". La pléiade! Toute ma jeunesse à moi et mes amis du temps que j'embrassais les filles dans le cou à l'ombre de statues plus anciennes que moi! J'étais tellement ému que, pour un peu, je serais resté là, incapable de faire un pas. Les Anceniens, au matin, auraient découvert mon visage.

—Tiens, Joachim Le Cul Vers Ville a fini de nous faire la tête, auraient dit les gens.

On m'aurait appelé de nouveau Du Bellay et j'aurais perdu la Loire dans l'affaire. Pas question! Les quatre années que j'ai passées enterré chez Boursier sous prétexte que les allemands auraient bien pu me transformer en obus m'ont largement suffi! Quatre années sans voir la Loire!

Heureusement, une voix m'a tiré de mon immobilité.

— Joachim! viens donc vider une fillette!

C'était une voix de femme, une voix généreuse et sans manière. Je l'ai reconnue tout de suite, la voix de la patronne du bar d'Anjou. Elle m'a fait entrer dans une véranda si petite que je me suis demandé par quel prodige elle pouvait y enfermer autant d'humanité. Elle m'a raconté que son café était fermé, détruit, mais que son coeur était toujours ouvert et intact.

— Le monde change, Joachim, pas les gens... Surtout ici. Les gens de ce pays ressemblent à la Loire. Ce n'est jamais la même eau qui passe sous les ponts, mais c'est toujours le même fleuve, Joachim, toujours le même fleuve...

Nous avons vidé une première fillette pour les retrouvailles, une deuxième pour les souvenirs et une troisième pour la route. Je suis rentré en tanguant dans mes chaussons de bronze. Le soleil allait se lever sur la côte de Bel Air. Il m'attendait. Plus ça change, et plus c'est pareil. La Loire ne ment pas. Je suis remonté sur mon socle, le cul vers la ville. Ne m'en veuillez pas, amis d'Ancenis, si je vous tourne le dos. Je guette pour vous le temps qui ne passe pas et vous, vivez la vie au rythme où elle vous mène. On vous traitera peut-être de paysans, de bourgeois de gros bourg ou de rétrogrades au progrès et que sais-je encore. N'écoutez pas. Regardez couler la Loire, elle montre le chemin.

Sous le pont de Liré, coule la Loire... Et nos amours...

Qu'est-ce que je raconte, moi? Je n'aurais pas du accepter la troisième fillette de Pomponnette...